





WHY NOT US ET EUROPACORP PRÉSENTENT

**ETHAN HAWKE
VINCENT D'ONOFRIO
SEYMOUR CASSEL**

LITTLE NEW YORK (STATEN ISLAND) **ON Y VIT, ON Y MEURT**

UN FILM DE JAMES DEMONACO

SORTIE LE 25 MARS 2009

DURÉE DU FILM : 1H36

www.littlenewyork-lefilm.com

DISTRIBUTION

EuropaCorp Distribution
137, rue du Fbg St-Honoré - Paris 08
Tél. : 01 53 83 03 03 / Fax : 01 53 83 02 04

PRESSE

Laurence Granec / Karine Ménard
laurence.karine@granecmenard.com
Tél. : 01 47 20 36 66

SYNOPSIS

Sully, vidangeur de fosses septiques et futur père, est prêt à tout pour assurer l'avenir de son fils.

Jasper, modeste épicier, a une qualité primordiale aux yeux de la mafia pour qui il travaille contraint et forcé : il est sourd-muet.

Parmie Tarzo, chef de la mafia locale, se verrait bien éliminer la concurrence.

Tous trois vivent à Staten Island, sous l'ombre écrasante de Manhattan.

Leurs chemins vont se croiser, a priori pour le pire...

INTERVIEW

JAMES DEMONACO

RÉALISATEUR

IL Y A UNE VRAIE CONCENTRATION DE MAFIEUX À STATEN ISLAND, PLUS QU'AILLEURS.



Scénariste, James Demonaco fait ses débuts d'auteur avec *Jack*, tourné en 1996 par Francis Ford Coppola. Amateur de films de genre, il se spécialise par la suite dans l'écriture de thrillers d'action, notamment le remake d'*Assaut sur le Central 13*, réalisé en 2004 par Jean-François Richet. C'est à cette occasion qu'il rencontre les producteurs français de Why Not Productions, qui lui permettent de tourner son premier long métrage en tant que réalisateur : *Little New York*.

Dans quelle mesure ce film est-il plus personnel que vos précédents scénarii ?

J'ai grandi à Staten Island, un coin très particulier de New York, qui a toujours été considéré comme un « sous-quartier » et qui suscite beaucoup de moqueries de la part des New-Yorkais. Inutile de dire qu'en grandissant là-bas, on développe un sacré sentiment d'infériorité vis-à-vis de New York. J'ai toujours eu envie d'écrire là-dessus, de partir du regard que j'avais, enfant, sur les gratte-ciels de Manhattan, qui me paraissaient si proches et en même temps si loin de nous – nous n'y allions jamais. Quand j'avais neuf ans, dans mon esprit, tous les New-Yorkais étaient riches et célèbres, tous étaient des gens « importants » par rapport aux cols bleus insignifiants de Staten Island. C'est de là que m'est venue l'idée du film : montrer comment l'endroit où l'on grandit influence notre personnalité, et faire de Staten Island une métaphore de notre quête de sens.

Comment la construction du film a-t-elle évolué, du scénario au montage ?

Les trois personnages du film sont venus naturellement : Jasper est inspiré d'un vieil épicier qui m'a initié très jeune aux paris – d'où les courses de chevaux. Et comme je voulais donner un côté « chaplinesque » à ce personnage, j'en ai fait un sourd-muet. J'ai également grandi avec des mafieux à tous les coins de rue – il y a une vraie concentration de mafieux à Staten Island, plus qu'ailleurs. J'ai choisi de faire de Parmie Tarzo un chef de mafia très archétypal pour mieux renverser le cliché, et montrer ce qu'il y a de différent chez « nos » mafieux. Sully, enfin, est chargé de vidanger les fosses septiques, un classique de l'Etat de New York. Ce qui réunit ces personna-

ges, c'est une forme de désespoir : j'ai d'abord envisagé d'entrecroiser leur histoire respective, mais j'ai finalement décidé de les exposer en parallèle, pour mieux les réunir à la fin du film. Il s'est aussi passé quelque chose d'assez fascinant au montage : à la base, on commençait avec l'histoire de Sully, interprété par Ethan Hawke. Nous avons finalement choisi de démarrer avec le mafieux, car nous avons réalisé que son histoire influençait celle des deux autres personnages, et que nous en avions besoin très tôt pour donner plus de sens à l'ensemble. C'est ce qu'il y a de fascinant avec le montage : on peut réécrire le film !

***Little New York* s'ouvre avec une présentation de Staten Island sur un ton typique des actualités Pathé : pour mieux introduire les différentes ambiances du film, entre humour et film noir ?**

Oui. Je savais que le mélange de ces différentes tonalités – il y a aussi du drame dans le film – représenterait un vrai défi au montage. Du coup, il nous paraissait essentiel de montrer très tôt au spectateur que le film jouerait sur ces différents genres. J'adore les films qui parviennent à mêler plusieurs tonalités : à mon sens, c'est un reflet beaucoup plus fidèle de la vie, qui est rarement 100% dramatique ou 100% drôle.

Vous flirtez même avec la science-fiction via la clinique fréquentée par Sully et sa femme pour leurs problèmes de fertilité ...

Nous nous sommes d'ailleurs demandé jusqu'où il fallait pousser cet élément. Mais en faisant des recherches sur le sujet, je me suis aperçu que nous n'étions pas très loin de ce qu' imagine le film. Du coup, nous

J'AIME BEAUCOUP CETTE IDÉE DE PETITS DÉTAILS QUI INFLUENT SUR LA GRANDE HISTOIRE.

avons choisi de le présenter de façon très réaliste, sans émettre de doute sur la crédibilité de cette avancée médicale. Je dirais que le film n'a qu'une dizaine d'années d'avance sur la réalité.

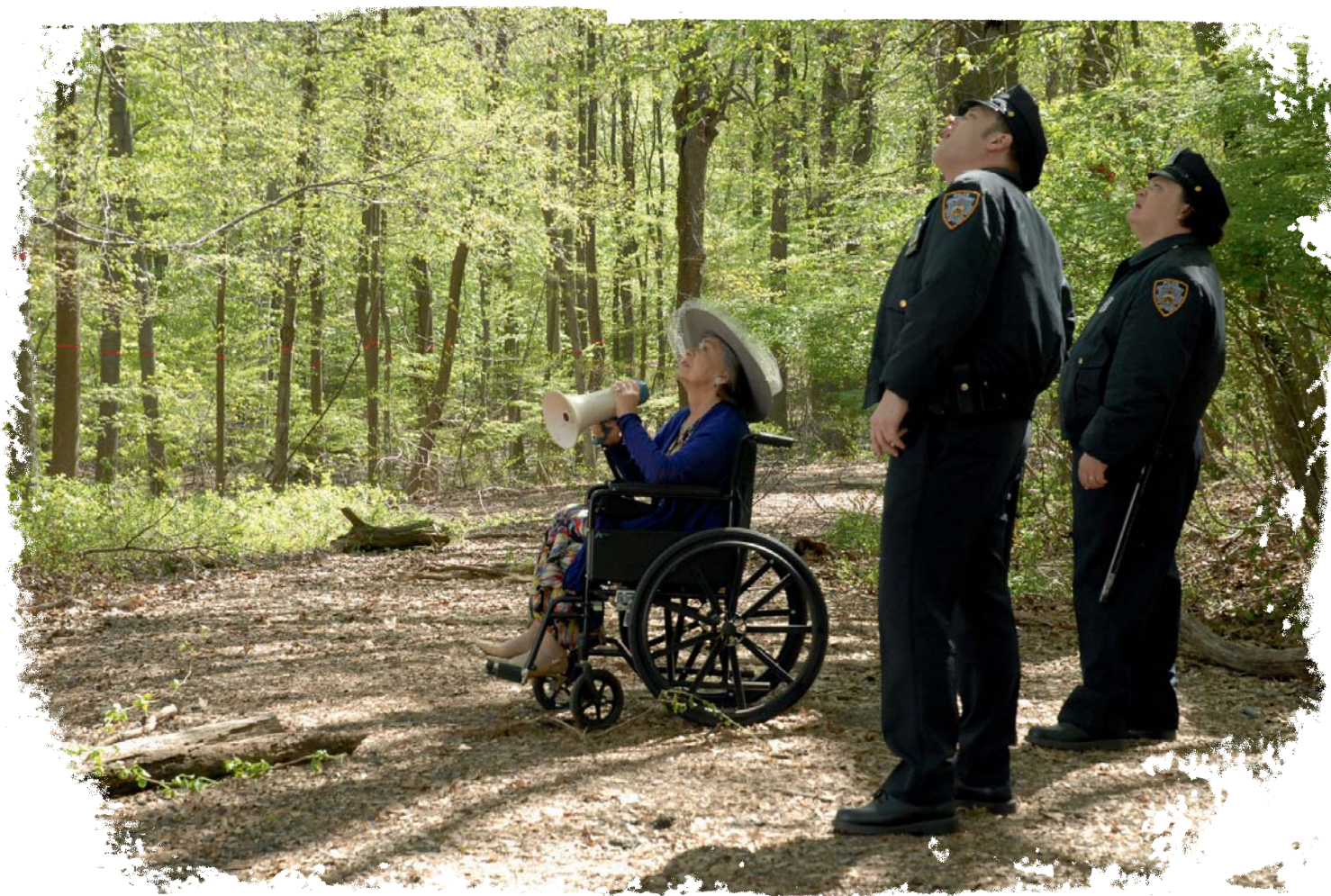
Vous jouez beaucoup avec le spectateur à travers de petits détails qui prennent, après coup, une réelle signification dans l'histoire : les boutons de chemise ou les chaussettes rouges...

Effectivement, j'aime beaucoup cette idée de petits détails qui influent sur la grande histoire. J'ai donc cherché pour chacun des personnages un « indice » qui prendrait peu à peu de l'ampleur dans le film. Il me semble qu'on néglige trop souvent l'importance de ces petites choses qui en disent long : par exemple, le fait que Mary passe son temps à sentir la peau de son mari contribue à construire son personnage. La difficulté, pour moi,

était de faire en sorte que les gens prêtent attention à chacun de ces détails la première fois qu'ils les voient dans le film. Pour être sûr qu'ils en mesurent toute la signification par la suite. Du coup, je me suis beaucoup demandé au montage combien de fois il fallait montrer les chaussettes rouges, par exemple, pour que cela fasse « tilt » chez le spectateur.

Beaucoup d'informations passent également par la composition du cadre, très travaillée...

J'ai passé des mois à en parler avec mon chef-opérateur, et nous avons décidé d'adapter le cadre à chacun des personnages : nous pouvions d'ailleurs jouer avec les silhouettes des acteurs, très différentes les uns des autres. Pour Parmie, nous avons renforcé le côté imposant du personnage, tandis que l'esprit « chaplinesque » de Jasper supposait des plans



fixes, un peu comme si l'on regardait un film muet. De façon générale, l'idée était de limiter les mouvements de caméra : je ne suis pas vraiment fan de la tendance actuelle du cinéma américain, qui consiste à bouger la caméra dans tous les sens, sans que cela se justifie, simplement pour faire « cool ». L'autre idée maîtresse était de composer des univers au sein desquels les personnages auraient l'air un peu perdus, pour exprimer, via le cadre, leur sentiment « d'insignifiance ».

Vous jouez aussi beaucoup avec les couleurs dans le film...

Je ne voulais pas que le film soit trop déprimant. L'idée était donc de partir d'une palette naturaliste, à laquelle nous avons ajouté des touches de couleurs éclatantes, notamment du jaune et du rouge, via la cravate de Parmie ou les chaussettes de Jasper. Je suis un grand amoureux de Fellini et c'était une façon d'apporter un peu de son univers au film.

Revenons au personnage de Parmie, mafieux type : quelles étaient vos références au moment d'écrire le rôle ?

Je me suis énormément inspiré des mafieux avec qui j'ai grandi... qui empruntent eux-mêmes beaucoup au cinéma, notamment *Les Affranchis* de Scorsese. Ce sont de vrais fans du film, il y a donc un aller et retour permanent entre la réalité et la fiction. J'ai moi aussi mêlé les deux, en imaginant que Parmie adorait *Le Parrain* et qu'il s'en inspirait. Mais l'idée de base a toujours été de mettre en place un vrai cliché pour mieux le faire exploser : parce qu'ils partagent le désespoir des habitants de Staten Island, les mafieux du quartier ne sont pas semblables aux autres. D'où l'idée du « tree-seating », l'une des premières que j'ai eues pour le personnage, après avoir lu un article consacré à une jeune femme qui était restée perchée dans un arbre pendant 50 jours – et qui était d'ailleurs parvenue à sauver « sa » forêt.



Vincent d'Onofrio, qui incarne Parmie, est connu pour des rôles relativement inquiétants : est-ce ce qui a motivé votre choix ?

C'est d'abord un Italo-Américain qui n'a encore jamais joué de rôle de mafieux, et ça, c'est extrêmement rare dans le cinéma américain ! Comme nous voulions apporter de l'originalité au personnage, il n'était pas question de refaire *Les Soprano* ou *Les Affranchis*. Vincent est un type imposant, mais en même temps, il dégage quelque chose d'étrange – il adorerait m'entendre dire ça ! – ce qui est justement le cas du personnage de Parmie. Il avait en lui tout ce qu'il nous fallait : le gabarit très intimidant, mais aussi la petite lueur dans le regard qui rend crédible que ce type se retrouve perché dans un arbre !

Ethan Hawke jouait dans le remake d'*Assaut sur le Central 13*, que vous avez écrit : que vous a-t-il inspiré à l'époque qui vous motive à lui offrir le rôle de Sully ?

Sully est un ouvrier sujet à l'introspection, ce que l'on n'a pas forcément l'habitude de voir au cinéma. J'ai beaucoup sympathisé avec Ethan sur le tournage d'*Assaut*, et je savais qu'il serait capable d'incarner les deux facettes de ce personnage : il y a une vraie vulnérabilité chez lui. Il est aussi capable de jouer la simplicité, un registre dans lequel on ne l'a pas encore forcément vu.

Qu'en est-il pour Seymour Cassel ?

Je dois avouer que l'idée de Seymour vient de mes producteurs français qui avaient travaillé avec lui il y a une vingtaine d'années. Mais je l'ai trouvé parfait pour le rôle : même si son visage est familier, on peut tout à fait imaginer qu'il travaille dans une petite épicerie. Il a apporté beaucoup au personnage, qui ne devait pas être trop « mignon », ni inspirer trop de pitié, et Seymour lui a donné toute sa complexité. C'est un pro – il a commencé avec Cassavetes – à tel point que cela a été un vrai casse-tête de

J'AIMERAIS QUE LA MÉTAPHORE DE STATEN ISLAND VS NEW YORK PARLE AU PUBLIC

choisir ses prises au montage : elles sont toutes parfaites !

Que recherchiez-vous du côté des personnages féminins ?

J'ai toujours souhaité accorder autant d'importance à Mary, la femme de Sully, qu'aux trois personnages principaux : c'est elle la plus sensée, elle sait ce qu'elle veut – contrairement aux hommes du film, qui se cherchent en permanence – elle a trouvé son bonheur et elle sait le vivre pleinement. C'est un personnage pivot, qui représente aussi le point de vue du public, et c'est la raison pour laquelle je tenais à finir le film avec elle.

Qu'aimeriez-vous que le public retienne de votre film ?

J'espère que les gens se reconnaîtront dans le désespoir de ces trois personnages, et dans leur quête de sens. J'aimerais que la métaphore de Staten Island vs New York parle au public, et qu'elle les amène à se demander ce qu'est leur idée d'une vie accomplie : avoir un enfant, marquer l'histoire de son nom, ou gagner beaucoup d'argent... C'est différent pour chacun. Ce qui est ironique, c'est que je ne suis même pas sûr que le film sera projeté à Staten Island : on n'y joue pas souvent des films indépendants, il faudra donc probablement aller à New York pour le voir !





À PROPOS DE STATEN ISLAND

Le district de Staten Island, situé en face de l'extrémité sud de Manhattan, est, depuis 1898, l'une des cinq circonscriptions que compte la ville de New York aux côtés de Manhattan, de Brooklyn, du Queens et du Bronx.

Il comprend l'île même de Staten Island, et cinq petites îles inhabitées. Le district est relié au continent du New Jersey par trois ponts, ainsi qu'à Brooklyn via le pont Verrazano.

Dans les années 1980, les pressions furent nombreuses pour obtenir la sécession de Staten Island du reste de la ville de New York : ce mouvement s'essouffla avec l'arrivée de Rudolph Giuliani à la tête de la mairie en 1993.

S'il y a beaucoup de « kills » dans le Staten Island de *Little New York*, ce n'est pas pour ajouter à l'ambiance film noir, mais simplement pour coller à la réalité : les **Fresh Kills** de Staten Island abritent ainsi depuis la deuxième moitié du XX^e siècle le plus important site d'enfouissement des déchets de New York... où sont également entreposés les débris du World Trade Center. Quant au **Arthur Kill** – qui donne son nom à la **Arthur Kill Road** – il désigne le détroit marin qui sépare Staten Island des côtés du New Jersey. Le quartier des **Great Kills** (avec le **Great Kills Park** et sa superbe marina), complète enfin cette impressionnante série, qui s'explique par une simple question d'étymologie : tous ces noms viennent du hollandais « kille », qui signifie tout simplement... cours d'eau !

STATEN ISLAND ET LA MAFIA

De Scarface et Lucky Luciano à Sammy "The Bull" et Big Paul, Staten Island n'a jamais cessé d'héberger la Mafia et ses victimes. Longtemps, l'île a d'ailleurs été connue comme une sorte de cité dortoir de la Mafia...

L'histoire de Staten Island est associée à un important développement urbain. Son isolement favorisant l'anonymat, sa forte population immigrée et la proximité de quartiers mal famés permettaient aux gangsters de se livrer tranquillement à leurs activités de prédilection : jeu, prostitution, trafic d'alcool, détournement, prêts usuriers et rackets en tous genres. Pas étonnant donc, que les gangsters les plus mythiques (Al Capone, Lucky Luciano, Albert Anastasia, Paul Castellano, John Gotti et Sammy Gravano) y aient vécu et/ou appris le métier.

La plus célèbre des organisations criminelles, la Cosa Nostra, est née en Sicile dans les années 1600 et s'est développée aux Etats-Unis dans les années 1890, principalement à New York et la Nouvelle-Orléans. Elle s'est répandue comme une traînée de poudre dans les autres grandes villes américaines à l'époque de la Prohibition, dans les années 20. Tandis que le New-Yorkais Al Capone régnait sur Chicago, des gangsters comme Giuseppe (alias Joe the Boss) Masseria et Salvatore Maranzano contrôlaient le milieu à New York.

A l'époque, Staten Island était une zone rurale faiblement peuplée, un lieu idéal pour abandonner les cadavres des victimes de la Mafia. Les membres de la "Main noire", surnom de l'organisation à ses débuts, avaient l'habitude de tasser les corps de leurs victimes dans des tonneaux et de se débarrasser de leur chargement macabre dans les fermes de l'île ou sur la plage de Bergen Beach à Brooklyn. Plus tard, d'autres syndicats du crime, tel que Murder Incorporated, utiliseraient le même genre de procédé sur l'île.

Avec l'expansion de l'île, les figures de la Mafia y ont trouvé de nouveaux intérêts. Extorsions, emplois fictifs, trafic d'alcool, prêts usuriers, jeu, trafic de drogue et contrebande sont apparus sur les docks du nord de l'île. Ce quartier étant devenu le site choisi pour les rencontres entre bandes rivales mais aussi pour les séances de jeu, des sociétés jadis légales se lancèrent dans des activités criminelles.

La Mafia a aujourd'hui perdu de son influence à Staten Island et dans le reste de la ville, mais l'île a conservé sa réputation de fief mafieux, grâce au tournage de films comme *Le Parrain*, *Les Affranchis* ou *Donnie Brasco*.

Article tiré du site référence de Rick Porrello : www.americanmafia.com



ILS VIENNENT DE STATEN ISLAND

Thomas Adams (1818-1905)

Fondateur de l'industrie du chewing-gum.

Christina Aguilera (née en 1980)

La chanteuse pop est née sur l'île.

Alice Austen (1866-1952)

Pionnière de la photographie au féminin, elle est connue pour son travail sur Staten Island au début du XX^e siècle.

Albert V. Baez (né en 1912)

On doit à ce physicien l'invention du microscope à rayons X en 1950.

Joan Baez (née en 1941)

La fille d'Albert (voir ci-dessus) est devenue une chanteuse folk à succès.

Alfred Thompson Bricher (1837-1908)

Peintre dont le travail est rattaché à l'école d'Hudson River.

Tony Canzoneri (1908-1959)

Boxeur à qui l'on doit le quatrième KO le plus rapide de l'histoire !

John Mervin Carrere (1858-1911)

Célèbre architecte à qui l'on doit notamment la New York Public Library sur la 5^{ème} Avenue à New York, ainsi que le Staten Island Borough Hall.

Will (1885-1981) et **Ariel** (1898-1981)
Durant

Prix Pulitzer pour leur *Histoire de la Civilisation*, onze volumes publiés entre 1935 et 1975.

Jennifer Esposito (née en 1972)

Actrice aperçue entre autres à l'affiche de *Son of Sam*.

Emilio Estevez (né en 1962)

Le fils de Martin Sheen a fait ses premiers pas sur grand écran dans *Apocalypse Now* avant de jouer dans *Outsiders*, *The Breakfast Club* ou *Mission Impossible*.

Eileen Farrell (1920-2002)

Soprano réputée.

David Johansen (né en 1950)

Leader du groupe punk les New York Dolls, il joue aujourd'hui sous le nom de David Johansen.

Anna Harriet Leonowens (1834-1914)

Tutrice des enfants du Roi de Siam, elle inspira le roman *Anna et le Roi*, plusieurs fois porté à l'écran.

Robert Loggia (né en 1930)

On retrouve cet acteur à l'affiche, entre autres, de *Scarface*, *L'Honneur des Prizzi* ou *Independance Day*.

Frank McCourt (né en 1940)

Lauréat du Prix Pulitzer, il raconte son expérience de professeur à Staten Island dans le deuxième volume de son autobiographie : *Tis*, qui fait suite au best-seller *Les Cendres d'Angela*, adapté au cinéma par Alan Parker.

Galt MacDermot (né en 1928)

On doit notamment à ce compositeur la comédie musicale *Hair*, portée à l'écran par Milos Forman en 1970.

Alyssa Milano (née en 1972)

L'actrice de "Madame est servie" et "Charmed" a grandi dans le quartier de Great Kills.

Samuel I. Newhouse (né en 1927)

Magnat de la presse américaine, son groupe compte aujourd'hui des titres aussi prestigieux que *Vogue*, *Vanity Fair* ou le *New Yorker*.

Paul Newman (1925-2008)

L'acteur mythique de *L'Arnaque* a vécu à Staten Island à l'époque où il foulait les planches du New York Theatre.

Mabel Normand (1894-1930)

Cette star du cinéma muet est notamment connue pour sa collaboration avec Charlie Chaplin.

Mary Ewing Outerbridge (1852-1886)

Elle est surnommée la "Mère du tennis" pour avoir importé ce sport aux Etats-Unis.

William Page (1811-1885)

Peintre portraitiste, ses œuvres sont exposées au Metropolitan Museum de New York.

Elmer Horton Ripley (1891-1982)

Joueur de basket professionnel, l'un des meilleurs de son époque.

Randy Savage (né en 1952)

Lutteur professionnel, surnommé le "Macho Man" pour ses costumes incroyables.

Francesco Scavullo (né en 1929)

Photographe réputé, il a collaboré avec les plus grands magazines américains : *Cosmopolitan*, *Life*, *Harper's Bazaar*, *Rolling Stone*...

Rick Schroder (né en 1970)

Connu pour la série "Ricky ou la belle vie", on l'a vu depuis dans "New York Police Blues" et la saison 6 de "24 Heures Chrono".

Steven Seagal (né en 1951)

Action star !

Martin Sheen (né en 1940)

L'acteur est aujourd'hui encore reconnu pour son rôle dans *Apocalypse Now*.

Gene [Klein] Simmons (né en 1949)

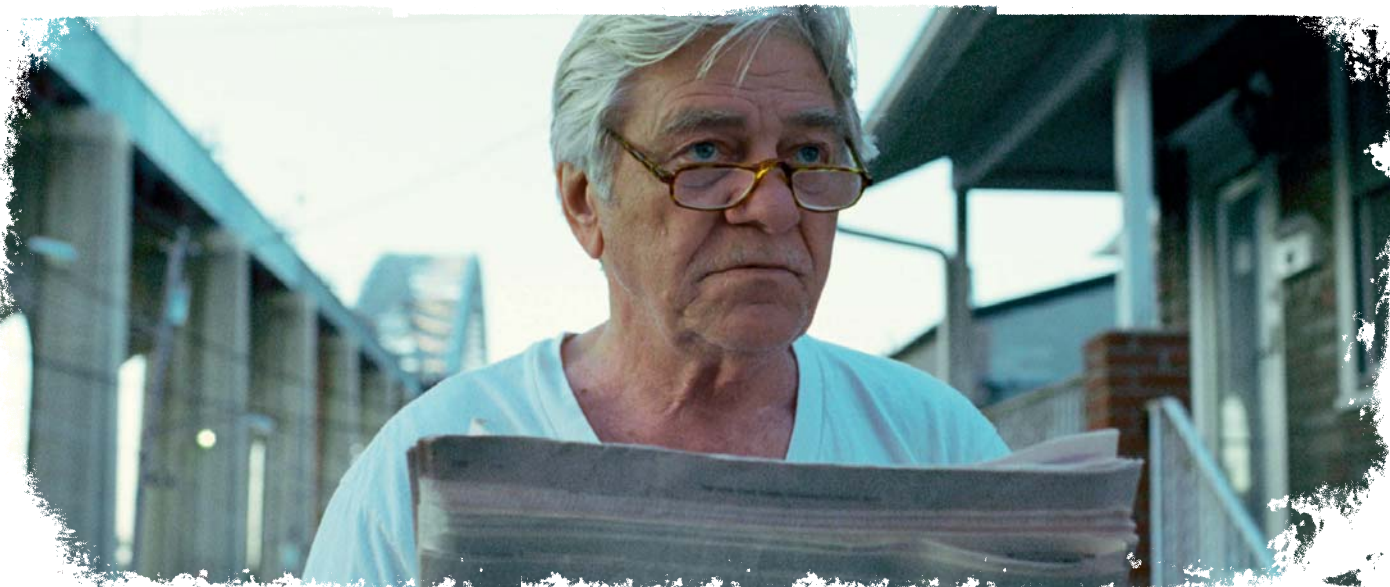
Fondateur du groupe de rock KISS.

Henry David Thoreau (1817-1862)

Philosophe partisan de l'individualisme, on lui doit *Walden* et *La Désobéissance civile*.

Wu-Tang Clan

Groupe phare du rap des années 90, le Wu-Tang Clan s'est formé à Staten Island !



ILS SONT PASSÉS PAR STATEN ISLAND parfois contre leur gré...

- **Charles (Lucky) Luciano**, pionnier arriviste de la Mafia peu apprécié des gangsters de la vieille école, les "Mustache Petes," y fut emmené le 17 octobre 1929. Ses tentatives d'américanisation de la Mafia avait mis en colère ses aînés. Il fut donc battu jusqu'au sang et laissé pour mort dans Hylan Boulevard, apparemment par Salvatore Maranzano et ses acolytes. Mais Luciano eut de la chance. Il fut retrouvé par un patrouilleur vers 1 h du matin et soigné au commissariat de la 123^e circonscription à Tottenville, puis à l'ancien hôpital Richmond Memorial de Prince's Bay pour des lacérations au cou et à la gorge. Il garda de l'agression un œil droit abîmé et un surnom célèbre.

- **Al Capone**, pour sa part, y fit un voyage d'un tout autre genre : une balade en poney dans les étables de Clove Lake. Il avait 8 ans à l'époque. C'est son frère aîné, Vincenzo, féru d'équitation et de l'île, qui l'y emmena.

Par la suite, Vincenzo changea de nom pour devenir Richard Hart, en hommage au célèbre cow-boy des films muets, William S. Hart et devint shérif adjoint à Homer, dans le Nebraska. Agent de la Prohibition et garde du corps du Président Calvin Coolidge, c'était un homme de loi très fier, qui ne parlait jamais de son frère à la sinistre renommée.

- **Paul (alias Big Paul) Castellano**, chef de la Commission (réunion nationale des chefs de la Cosa Nostra) et parrain de la famille Gambino, avait un manoir surnommé "La Maison blanche", dans Benedict Road à Dongan Hills. Plus businessman que gangster, Castellano était considéré comme un gourmand éloigné des réalités de la vie selon certains de ses hommes de main, principalement le capitaine de l'époque, John Gotti, qui orchestra son meurtre devant le restaurant Sparks Steak House à Manhattan en 1985.

- **John Gotti** prit du galon dans un bar de West Brighton en 1973. Se faisant passer pour des policiers, Gotti et deux acolytes tuèrent le caïd local, James McBratney, dans l'ancienne taverne Snoope's de Castleton Avenue. Il s'agissait, apparemment, de représailles après l'enlèvement et le meurtre du neveu du parrain Carlo Gambino. Gotti plaida coupable d'homicide et, après avoir purgé deux années sur sa peine de quatre ans, il fut accueilli à bras ouverts dans la famille Gambino. Gotti se rendait souvent sur l'île pour s'entretenir avec ses amis gangsters et dîner dans des restaurants du coin (comme l'attestent les photos de surveillance du FBI). Le "Teflon Don" fut arrêté et condamné à nouveau le 11 novembre 1984 pour conduite en état d'ivresse.

- **Salvatore (dit Sammy the Bull) Gravano**, sous-chef et confident de Gotti, devint le plus gros mouchard de l'histoire. Résident de Bulls Head avant d'être pris en charge par le programme de protection des témoins, il avoua avoir joué un rôle dans 19 meurtres avant de fournir le témoignage qui vaudrait la perpétuité à Gotti.

- **Thomas (alias Tommy Karate) Pitera**, résident de Brooklyn et « soldat » Bonanno, fut l'un des tueurs les plus productifs de l'histoire de la Mafia : il se plaisait tout particulièrement à abandonner les corps de ses victimes à Staten Island. En 1990, six cadavres démembrés furent ainsi retrouvés dans des valises et des sacs en plastique dans une zone boisée et marécageuse à l'écart de Chelsea Road près

du West Shore Expressway. Pitera, qui purge aujourd'hui une peine de perpétuité pour ses meurtres, fut également inculpé pour trafic d'héroïne, de cocaïne et de marijuana.

- **James (Jimmy Brown) Failla**, chauffeur et garde du corps de Carlo Gambino, vit à Ocean Breeze. Failla a participé au vol d'obligations d'une valeur d'un million de dollars auprès d'une société de courtage. C'est un homme très puissant dans l'univers du ramassage d'ordures privé.

- **Gennaro (Jerry Lang) Langella**, chef de la famille Colombo par intérim – pendant que le titulaire Carmine Persico purgeait une peine de prison – est un résident de longue date d'Eltingville.

- **Thomas (The Old Man) DiBella**, conseiller de la famille Colombo, en devint le chef en 1971, lorsque Joseph Colombo fut sévèrement blessé dans une fusillade lors d'un rassemblement italo-américain à Manhattan. Résident de Staten Island, DiBella fit de la prison en 1974 et 1975 pour avoir refusé de témoigner devant les grands jurys fédéraux qui enquêtaient sur le crime organisé.

- **Peter (alias Fat Pete) Chiodo**, de Grasmere, fut un capo de Luchese. Gros gaillard de plus de 140 kg, il survécut à une dizaine de blessures par balle lors d'une fusillade à la station-service de Fort Wadsworth en 1991. Après l'incident, il témoigna pour le gouvernement et plaida coupable pour cinq meurtres et quatre tentatives de meurtre.

INTERVIEW

ETHAN HAWKE
(SULLY)

A 38 ans, Ethan Hawke compte déjà plus de vingt ans de carrière au cinéma : il fait ses débuts en 1985 à l'affiche d'*Explorers* de Joe Dante avant d'exploser quatre ans plus tard dans *Le Cercle des poètes disparus* de Peter Weir. Entre films d'auteur, science-fiction, thriller et drame, il n'a jamais cessé d'enchaîner les rôles, jusqu'à réaliser son propre long métrage en 2000 : *Chelsea Walls*. Avec *Little New York*, il retrouve le scénariste d'*Assaut sur le Central 13*, James Demonaco.

Vous connaissiez James Demonaco depuis le tournage d'*Assaut*, dont il avait écrit le scénario : qu'appréciez-vous le plus chez lui ?

Il arrive parfois que, professionnellement, on fasse la rencontre de quelqu'un pour qui on éprouve une immédiate sympathie, et c'est ce qui s'est passé avec James. Il y avait beaucoup de monde impliqué dans ce remake, mais il m'est apparu comme le jeune mec génial de l'affaire : son amour du cinéma, et plus particulièrement du cinéma de genre, s'est révélé très contagieux. Nous sommes devenus amis, il m'a fait lire certains des projets qu'il avait écrits, et je me suis aperçu que James faisait partie des rares scénaristes à avoir une vraie « voix ».

Qu'avez-vous plus particulièrement pensé du scénario de *Little New York*, très personnel ?

Le scénario était très original, je n'avais encore jamais lu quoi que ce soit qui lui ressemble, c'est une sorte de fenêtre ouverte sur son âme. En fait, on retrouve dans ce film beaucoup de

genres et de références connus, mais le talent avec lequel il brasse ces influences donne un résultat très original : sa connaissance et son amour du cinéma débordaient du scénario.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le personnage de Sully ?

Il y a quelque chose de fondamental dans son profond désir de devenir meilleur qu'il n'est, de ne pas être satisfait de la personne qu'il est, même si c'est évidemment largement suffisant. Ce personnage m'a beaucoup touché.

Il y a un vrai lien entre Sully et le personnage que vous interprétiez dans *7H58 ce matin-là*, de Sidney Lumet : en étiez-vous conscient ?

Ce sont effectivement des personnages proches l'un de l'autre, qui vont mal tous les deux – on pourrait presque parler de frères. J'ai tourné les deux films l'un après l'autre, et je disais à l'époque qu'on aurait pu imaginer de les projeter dans le cadre d'un « double feature », un double programme d'un genre nouveau : le loser-thriller !



Comment êtes-vous entré dans la peau de Sully ?

J'ai rencontré des hommes qui lui ressemblent, et c'est habituellement la façon dont je travaille : je me concentre sur quelqu'un que je connais, j'essaie d'imaginer à quoi peut ressembler la vie vue à travers ses yeux, et je l'associe au scénario, aux situations vécues par le personnage.

A quel point vous sentez-vous proche de lui ?

C'est difficile à dire aujourd'hui. Au moment où je tourne, je me sens toujours incroyablement proche des personnages que j'interprète, de même que je passe mon temps à me demander si je les interprète correctement. J'adore ce film, et j'avais vraiment envie de renvoyer la balle à James, à qui l'on doit ce scénario intime, centré sur les personnages, et tellement en dehors des modes du cinéma « populaire » où tout est réglé, lissé... Ce n'est pas si courant, et c'est tout ce que j'aime !

James Demonaco donne l'impression d'avoir une idée très précise de ce qu'il voulait. Est-ce le sentiment qu'il dégageait sur le plateau ?

J'ai rencontré James en tant que scénariste, mais il a toujours été d'une précision extrême : je savais qu'il ferait un excellent réalisateur, raison pour laquelle je voulais participer à ce film. Même si les gens devaient ne pas aimer *Little New York*, je suis sûr à 100% que James est un « vrai », un bon, et que si on en lui donne l'opportunité, il fera des choses passionnantes. C'est quelqu'un qui prend les choses très au sérieux, et l'on sent cette méticulosité dans le film. A l'époque où j'ai tourné *Little New York*, je sortais du film de Sidney Lumet : il y a évidemment une grosse différence à se retrouver sur le plateau d'un réalisateur âgé de plus de 80 ans et comptant une cinquantaine de films à son actif, et celui d'un réalisateur débutant. Et il y a des avantages aux deux situations : d'un côté l'expérience, de l'autre l'énergie et la passion de la première fois.

En tant que New-Yorkais, que connaissiez-vous de Staten Island ?

Comme c'est dit au début du film, je n'y avais jamais vraiment pensé : je crois que je ne connaissais de Staten Island que son ferry, pour la vue sur Manhattan !

Vous aviez déjà tourné avec Seymour Cassel dans *Croc-Blanc*, en 1990. Comment avez-vous vécu vos retrouvailles, plus de quinze ans après ce film ?

C'était évidemment formidable. La première fois que j'ai travaillé avec lui, je ne connaissais même pas les films de Cassavetes – je n'étais qu'un gosse de dix-huit ans – mais j'ai vite appris ! Lui s'en fichait complètement, mais j'ai voulu en savoir plus sur les anecdotes qu'il racontait. Et cela a été très excitant pour moi de découvrir les films de Cassavetes et d'avoir la chance de pouvoir en parler avec un acteur qui les avait vécus et qui pouvait m'apprendre autant... C'est un vrai coup de génie d'avoir pensé à Seymour pour le rôle de Jasper, il est bouleversant. C'est aussi un vrai personnage de roman, il ne donne pas l'impression d'évoluer dans le même monde que nous, mais plutôt dans le monde de Jack Kerouac et Miles Davis : l'univers des mythes !

Vincent d'Onofrio et vous êtes amis depuis longtemps...

... et je trouve que c'est l'un des meilleurs acteurs de sa génération. J'étais ravi, non seulement de travailler avec Seymour et Vincent, mais aussi de leur donner la réplique dans des rôles aussi intéressants que ceux du film.

On a d'ailleurs le sentiment qu'il y avait une ambiance très familiale sur le plateau ?

James et les producteurs n'ont engagé que des gens avec qui ils étaient liés au-delà du film, et nous étions tous très excités à l'idée de contribuer au premier long de James, de transmettre sa « vision ». Cela devient aussi un plaisir rare de faire un film qui ne soit pas seulement à visée commerciale, mais qui considère le cinéma comme une forme d'expression à part entière. Nous n'avions aucune autre pression que celle de faire un film original : c'est assez unique !

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2009

LITTLE NEW YORK de James Demonaco

2007

7H58 CE SAMEDI-LÀ de Sidney Lumet

2006

FAST FOOD NATION de Richard Linklater

LORD OF WAR de Andrew Niccol

2005

BEFORE SUNSET de Richard Linklater

ASSAUT SUR LE CENTRAL 13 de Jean-Francois Richet

2004

TAKING LIVES, DESTINS VIOLÉS de D.J. Caruso Costa

BILMY DEAD de Keith Gordon

2001

TRAINING DAY d'Antoine Fuqua

THE JIMMY SHOW de Frank Whaley

WAKING LIFE de Richard Linklater

TAPE de Richard Linklater

2000

HAMLET de Michael Almereyda

LA NEIGE TOMBAIT SUR LES CÈDRES de Scott Hicks

TELL ME de Julie Delpy

1998

DE GRANDES ESPÉRANCES d'Alfonso Cuarón

BIENVENUE À GATTACA d'Andrew Niccol

LE GANG DES NEWTON de Richard Linklater

1995

BEFORE SUNRISE de Richard Linklater

GÉNÉRATION 90 de Ben Stiller

QUIZ SHOW de Robert Redford

1993

LES SURVIVANTS de Frank Marshall

LES NOUVELLES AVENTURES DE CROC-BLANC de Ken Olin

1992

WATERLAND de Stephen Gyllenhaal

1991

CROC-BLANC de Randal Kleiser

1990

LE CERCLE DES POÈTES DISPARUS de Peter Weir

1998

LION'S DEN de Bryan Singer

1985

EXPLORERS de Joe Dante



INTERVIEW

VINCENT D'ONOFRIO (PARMIE TARZO)

Révéle en 1987 par sa performance dans *Full Metal Jacket* de Stanley Kubrick, Vincent D'Onofrio tourne par la suite sous la direction d'Oliver Stone, Spike Lee, Tim Burton ou Barry Sonnenfeld.

Connu pour ses rôles inquiétants, il frappe les esprits avec le psychopathe comateux de *The Cell* avant de rejoindre le casting de *New York section criminelle*, une série dans laquelle il joue toujours à l'heure actuelle.

Vous avez l'habitude de choisir vos rôles en fonction du défi qu'ils représentent : quel était-il cette fois ?

La difficulté résidait dans la façon de trouver la manière d'aborder ce personnage. De trouver le juste milieu entre la peur et la sympathie qu'il devait dégager : je n'avais encore jamais joué de personnage qui ait ce type de complexité. C'était cela le défi : maintenir l'équilibre entre son côté « attachant » et son côté intimidant, lié aux activités qu'il pratique.

Selon James Demonaco, vous aviez déjà un peu de cette complexité en vous : en êtes-vous conscient ?

Disons que comme je suis plutôt baraqué, j'ai appris à faire attention à la façon dont j'aborde les gens, car j' imagine que je peux effectivement paraître intimidant. Mais on ne sait jamais vraiment ce que les autres pensent de vous, donc j'évite de trop m'en faire de ce côté-là.

Le ton du film est très original : est-ce un élément qui vous a attiré dans le projet ?

En fait, j'ai toujours trouvé qu'il était extrêmement difficile de s'en tirer avec un scénario qui mêle plusieurs histoires, plusieurs destins. Mais j'étais en confiance, car c'est Ethan – avec qui je suis très ami – qui m'a parlé du film le premier, avant de me présenter James et les producteurs de Why Not, qui ont le don de vous mettre en confiance.

Au premier abord, Parmie Tarzo a tout du mafieux type : de qui vous êtes-vous inspiré pour « fabriquer » ce personnage ?

J'ai passé ma vie à rencontrer des types comme lui ! J'ai grandi à Brooklyn, dans des quartiers qui regorgent de mafieux de ce genre. Ce n'est pas très difficile pour un New-Yorkais de les trouver, et d'observer leur façon de s'habiller, de se coiffer, de porter



des lunettes, ou de parler. Plus que l'accent d'ailleurs, c'est le ton qu'ils emploient et les inflexions qu'ils choisissent qui sont révélateurs. Ce qu'il y a d'intéressant chez les mafieux, c'est leur côté « opaque » : qu'éprouvent-ils au moment où ils vous parlent ? Sont-ils sérieux ou pas ? On ne sait jamais à quoi s'en tenir avec eux.

Quel souvenir gardez-vous de votre expérience de « tree-seating », l'un des grands moments du film ?

Je crois que je n'oublierai jamais cette expérience, c'était incroyable de se retrouver perché là-haut. D'ailleurs, je m'y suis trouvé tellement bien que je ne suis pas souvent descendu de mon arbre pendant le tournage. C'était beau, calme, personne ne venait nous déranger ...

En tant que New-Yorkais, quelle était votre vision de Staten Island avant de faire le film ?

Exactement celle qui est décrite dans le film (*rires*)... Staten Island a tou-

jours été méprisée, je n'y suis d'ailleurs jamais allé, sauf peut-être une fois ou deux avec mon parrain, mais par exemple, je ne suis jamais sorti avec une fille de Staten Island, je n'ai jamais spécialement pensé à ce quartier. J'y pense maintenant, car on y tourne beaucoup de films !

Du coup, avez-vous été surpris par Staten Island ?

C'est amusant que vous me posiez cette question car j'y ai retrouvé beaucoup de voisins d'enfance, qui sont venus m'aborder pendant le tournage. Ils avaient déménagé à Staten Island il y a plus de trente ans, c'était assez incroyable de les retrouver à cette occasion. J'ai en particulier revu le membre d'un groupe dont je dessinais les affiches de concert à l'époque : il m'en a apporté une sur le plateau ! Moi qui pensais ne connaître personne à Staten Island, je me suis retrouvé à y croiser des gens perdus de vue depuis plus de trente ans : c'était une vraie surprise.

James Demonaco avait manifestement une vision très précise de ce qu'il voulait en termes de cadrage et de jeu...

Effectivement, je ne l'ai jamais vu perdu, il savait exactement ce qu'il voulait. Il était très précis : pas seulement en termes de positionnement de la caméra, mais aussi quant au ton qu'il attendait de chacune des scènes, il avait beaucoup réfléchi à tout cela. C'est aussi quelqu'un de très franc, avec qui il n'y a pas d'histoires. C'est comme ça que nous travaillons, Ethan, Seymour et moi, et nous étions d'autant plus proches qu'il y avait un extraordinaire climat de confiance sur le plateau : pas une fois je n'ai eu le sentiment que l'on nous faisait marcher.

Y avait-il une émotion particulière à travailler avec Seymour Cassel ?

Bien sûr. C'est un ami, je le connais depuis longtemps. Outre son extraordinaire talent, c'est un type adorable. J'ai de façon générale un énorme respect pour tous les acteurs qui m'ont précédé : Seymour a joué au cinéma et au théâtre avant même que je sache que je voulais devenir acteur. J'ai vraiment beaucoup d'amour pour lui.

Le fait que James Demonaco privilégie la spontanéité de la prise aux répétitions vous convenait-il ?

Il y a parfois des choses que je préfère répéter, mais si le réalisateur préfère faire sans, cela me va aussi, à condition que je lui fasse confiance à lui et à son équipe. Cela ne m'a donc posé aucun problème sur ce film.

Quel souvenir gardez-vous aujourd'hui de ce tournage ?

Quand j'y pense, c'est toujours le « tree-seating » qui me revient à l'esprit, j'étais tellement bien là-haut ! Cela peut paraître bête, mais passer toutes ces heures sur cet arbre s'est vraiment révélé une expérience unique...

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

2009

LITTLE NEW YORK de James Demonaco

2006

AGE DIFFICILE OBSCUR de Mike Mills
LA RUPTURE de Peyton Reed Dennis

2002

SALTON SEA de D.J. Caruso

2001

HAPPY ACCIDENTS de Brad Anderson
THE DANGEROUS LIVES OF ALTAR BOYS de Peter Care

2000

THE CELL de Tarsem Singh
CHELSEA WALLS d'Ethan Hawke

1999

PASSÉ VIRTUEL de Josef Rusnak

1998

CLAIRE DOLAN de Lodge Kerridan

1997

MEN IN BLACK de Barry Sonnenfeld
GUY de Michael Lindsay-Hogg

1996

FEELING MINNESOTA de Steven Baigelman
STRANGE DAYS de Kathryn Bigelow
LES FLAMBEURS d'Alex Cox

1995

ED WOOD de Tim Burton
STUART SAUVE SA FAMILLE de Harold Ramis

1994

IMAGINARY CRIMES d'Anthony Drazan

1993

MALCOLM X de Spike Lee
MR. WONDERFUL d'Anthony Minghella

1992

THE PLAYER de Robert Altman
JFK d'Oliver Stone

1991

LE CHOIX D'AIMER de Joel Schumacher
MYSTIC PIZZA de Donald Petrie
CRUEL DILEMME de Gillian Armstrong
SIGNS OF LIFE de John David Coles

1988

NUIT DE FOLIE de Chris Columbus
LE SANG DES HÉROS de David Webb

1987

FULL METAL JACKET de Stanley Kubrick

INTERVIEW

SEYMOUR CASSEL
(JASPER)

C'est sous la direction de John Cassavetes que Seymour Cassel fait ses débuts au cinéma dans *Shadows*, avant de devenir l'un des acteurs fétiches du réalisateur aux côtés de Peter Falk et Ben Gazzara. De *Faces* à *Meurtre d'un bookmaker chinois* en passant par *Minnie* et *Moskowitz*, Seymour Cassel compte huit films avec Cassavetes, jusqu'à *Love Streams*, en 1984.

Egalement vu chez Don Siegel, Elia Kazan, Sam Peckinpah ou Dennis Hopper, il est régulièrement sollicité par la jeune génération, notamment Steve Buscemi et Wes Anderson. Avec *Little New York*, il retrouve les producteurs de *Why Not Productions* quinze ans après *In the soup*, signé Alexandre Rockwell.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce scénario ?

J'ai aimé le scénario dans son ensemble, ainsi que les acteurs avec qui j'allais travailler, mais j'y ai surtout vu un rôle que je n'avais encore jamais eu l'opportunité de jouer. Le personnage de Jasper est assez unique en son genre...

Il y a effectivement un vrai challenge à interpréter un sourd-muet : comment vous êtes-vous préparé ?

En faisant quelques recherches, je me suis aperçu que le comportement de Jasper était très proche de la réalité : il est rare que les gens soient amenés à apprendre le langage des signes, ce qui explique que Jasper l'utilise si peu dans le film, et qu'il s'adresse aux mafieux au moyen de petites notes écrites. Il n'engage la conversation que si c'est vraiment nécessaire, il a donc peu d'amis, c'est un personnage

très solitaire. Le défi consistait à ce que son comportement devienne proche du sixième sens chez moi. J'ai donc passé un peu de temps à ne pas répondre aux gens qui me parlaient, à me contenter de les écouter. Jusqu'au moment où ils finissaient par me dire « *Tu as un problème ?* ». « *Non* ». « *Mais tu ne dis rien* ». « *Je t'écoute, je n'ai rien de particulier à dire pour le moment* ». J'ai agi de la sorte jusqu'à ce que cela devienne une seconde nature chez moi. Une fois sur place, comme j'étais le seul à loger à Staten Island même, je m'amusais à sortir dans la rue avec mon petit carnet, sans répondre aux gens autrement qu'en bougeant la tête : il était très intéressant de voir la qualité de leur attention à partir du moment où ils comprenaient que je ne pouvais pas parler, la façon dont leur comportement changeait. Je me suis beaucoup amusé à jouer ce rôle !



A quel point la référence à Chaplin vous a-t-elle servi pendant le tournage ?

C'était une idée formidable, car je suis un grand amoureux de Chaplin. Je me suis particulièrement inspiré du *Dictateur* pour la scène où l'on me voit gagner aux courses. Je me suis demandé à quoi pourrait ressembler mon bonheur si je l'exprimais à la façon de Chaplin dans la séquence où il joue avec le monde. J'ai donc fait comme si j'avais une balle imaginaire entre les mains. Cela a beaucoup plu à James, et j'aime l'effet que cela produit. J'ai appris avec John Cassavetes que si l'on utilise quelque chose que l'on a vu chez un acteur, un passant, ou un client dans un restaurant, c'est une forme de compliment qu'on lui adresse. C'est donc ce que j'ai fait, en imaginant que cela ferait probablement rire Chaplin, qu'il apprécierait que Jasper l'utilise. C'est une scène dont je suis très fier.

Votre longue collaboration avec John Cassavetes influence-t-elle encore beaucoup votre jeu ?

Enormément, car il n'est question que de vérité dans le cinéma de John : la vérité de l'instant, du moment présent. De la même façon que dans la vie, on réagit en fonction de ce qui se passe autour de nous, il faut recréer au cinéma cette justesse du moment. L'objectif est de faire en sorte que les gens vous écoutent vraiment : il arrive parfois que vos interlocuteurs, dans la vie ou sur un plateau, soit plus concentrés sur eux que sur vous. Dans ces moments-là, je m'arrête de parler. Non pas parce que je n'ai plus envie de parler, mais parce qu'ils ne m'écoutent pas. C'est une question de respect. Celui que l'on attend de son partenaire, et celui qu'on lui donne : même si je connais sa réplique, je vais l'écouter comme si je l'entendais pour la première fois.

Justement, quelles étaient vos relations sur le plateau avec Ethan Hawke et Vincent d'Onofrio ?

J'avais déjà joué avec Ethan dans *Croc-Blanc* – il était très jeune à l'époque – et je connais Vincent personnellement. J'aime prendre du plaisir quand je travaille : c'est une joie de pouvoir faire ce que je fais, notamment quand j'arrive à surprendre mes partenaires et à être surpris par eux. C'est tout l'intérêt du métier, sinon cela peut devenir très vite redondant : les questions techniques obligent à refaire souvent les prises, et on peut vite s'ennuyer sans cet élément de surprise.

Que saviez-vous de Staten Island avant d'y tourner ?

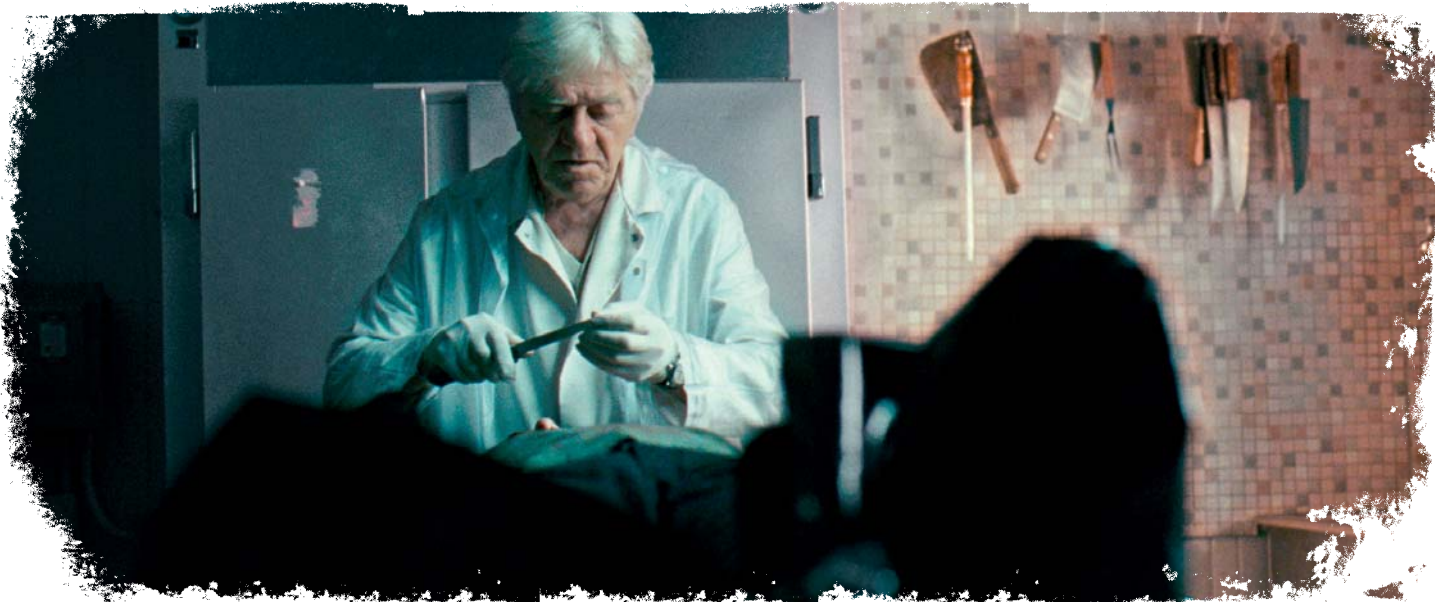
Rien, je n'y étais jamais allé, mais le quartier s'est révélé très différent de l'image que j'en avais : à l'époque où j'ai grandi à New York, Staten Island était une décharge ! C'est l'endroit qui avait été choisi pour déverser toutes les ordures de Manhattan, du Bronx, du Queens... Du coup, j'ai été très surpris de voir à quel point le quartier avait été construit. On y a même édifié un hôtel doté de quatre salles de réception, qui a accueilli 700 personnes pour un mariage !

Comment décririez-vous la direction d'acteurs de James Demonaco ?

C'est quelqu'un qui adore les acteurs, qui leur témoigne beaucoup de respect et qui a très bien compris que nous sommes tous différents les uns des autres. Il sait s'adapter, et il a fait du bon boulot.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- 2009 **LITTLE NEW YORK** de James Demonaco
- 2005 **LONESOME JIM** de Steve Buscemi
LA VIE AQUATIQUE de Wes Anderson
- 2004 **DEUX EN UN** de Bobby Farrelly Morty O'Reilly
- 2002 **LA FAMILLE TENENBAUM** de Wes Anderson
SONNY de Nicolas Cage
- 2001 **ANIMAL FACTORY** de Steve Buscemi
BARTLEBY de Jonathan Parker
THE SLEEPY TIME GAL de Christopher Münch
- 2000 **THE CREW** de Michael Dinner
- 1999 **RUSHMORE** de Wes Anderson
- 1998 **PARRAIN MALGRÉ LUI** de Mark Malone
THE TREAT de Jonathan Gems
BALLAD OF THE NIGHTINGALE de Guy Greville-Morris
- 1996 **HAPPY HOUR** de Steve Buscemi
DES CHOSES QUE JE NE T'AI JAMAIS DITES d'Isabel Coixet
DEAD GIRL d'Adam Coleman
- 1995 **GÉNÉRATION SACRIFIÉE** d'Albert Hughes
- 1994 **L'EXTRÊME LIMITE** de James B. Harris
CHASERS de Dennis Hopper
- 1993 **PROPOSITION INDÉCENTE** d'Adrian Lyne
- 1992 **IN THE SOUP** d'Alexandre Rockwell
WHAT HAPPENED TO PETE de Steve Buscemi
- 1991 **LES INDOMPTÉS** de Michael Karbelnikoff
- 1990 **DICK TRACY** de Warren Beatty
- 1988 **COLORS** de Dennis Hopper
- 1987 **LES FILOUS** de Barry Levinson
- 1985 **LOVE STREAMS** de John Cassavetes
- 1980 **LA FUREUR SAUVAGE** de Richard Lang
- 1978 **OPENING NIGHT** de John Cassavetes
LE CONVOI de Sam Peckinpah
- 1977 **LE DERNIER NABAB** d'Elia Kazan
VALENTINO de Ken Russell
- 1976 **MEURTRE D'UN BOOKMAKER CHINOIS** de John Cassavetes
- 1971 **MINNIE ET MOSKOWITZ (AINSI VA L'AMOUR)** de John Cassavetes
- 1968 **FACES** de John Cassavetes
UN SHÉRIF À NEW YORK de Don Siegel
- 1962 **A PAIR OF BOOTS** de John Cassavetes
- 1961 **LA BALLADE DES SANS-ESPOIRS** de John Cassavetes
- 1959 **SHADOWS** de John Cassavetes



LISTE ARTISTIQUE

ETHAN HAWKE	SULLY
VINCENT D'ONOFRIO	PARMIE
SEYMOUR CASSEL	JASPER
JULIANNE NICHOLSON	MARY
STEVEN RANDAZZO	FRANCO
DOMINIC FUMUSA	GIAMMARINO
JOHN SHARIAN	TARQUINO
ROSEMARY DE ANGELIS	GIANINA
LYNN COHEN	DR. LEFKOVIC

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	JAMES DEMONACO
Scénariste	JAMES DEMONACO
Producteurs	LUC BESSON - PIERRE-ANGE LE POGAM PASCAL CAUCHETEX - SEBASTIEN K. LEMERCIER
Compositeur	FREDERIC VERRIERES
Monteurs	HERVE DE LUZE - CHRYSTEL DEWYNTER
Directeur de la Photographie	CHRIS NORR
Chef décorateur	STEPHEN BEATRICE
Chef costumière	REBECCA HOFHERR
Casting	BETH BOWLING - KIM MISCIA
Directrice de Production	GWEN BIALIC
Producteurs exécutifs	JOANA VICENTE - JASON KLIOT

INTERVIEW : MATHILDE LORIT
AFFICHE : DIMITRI SIMON
CRÉATION : CAROLINE SERRA POUR YDÉO
PHOTOS : JOJO WHILDEN
IMPRESSION : GRAPHIC UNION FÉVRIER 2009
© 2008 WHY NOT PRODUCTIONS - EUROPACORP
CE DOSSIER N'EST PAS SOUMIS AUX OBLIGATIONS PUBLICITAIRES / HORS COMMERCE

